

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

10 IG 342/206, 10

HISTOIRE

DE LA VIE

D'HIOUEN-THSANG,

ET

DE SES VOYAGES DANS L'INDR

ENTRE LES ANNÉES 629 ET 645 DE NOTRE ÈRE.

TRADUITE DU CHINOIS.

Fragment lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

PAR M. STANISLAS JULIEN,

MEMBRE DE L'INSTITUT.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

21, RUE HAUTEFEUILLE.

1851

attendaient avec une vive impatience qu'on pût obtenir de Chine le texte original, et en donner à l'Europe une traduction complète. M. Stanislas Julien, qui possède l'édition impériale intitulée *Ta-thang-si-yu-ki* (Mémoires sur les contrées de l'ouest, composés sous la grande dynastie des *Thang*), s'occupe depuis longtemps de cette grande entreprise. Les délais qui ont reculé jusqu'à présent l'exécution de ce projet, sont venus uniquement des difficultés extrêmes dont une traduction d'*Hiouen-thsang* était entourée, soit pour la réunion des matériaux nécessaires qu'il fallait tirer de Chine, soit pour l'interprétation d'un texte rempli de mots indiens altérés par les transcriptions chinoises, et de faits peu connus relatifs aux doctrines bouddhiques. Aujourd'hui les difficultés préparatoires sont aplanies; néanmoins un temps assez long est encore nécessaire, à ce qu'il paraît, pour mener à terme la traduction entière de l'ouvrage du célèbre voyageur.

En attendant le moment où elle pourra être achevée, M. Stanislas Julien a pensé que la publication de la relation actuelle, dont l'auteur était contemporain d'*Hiouen-thsang*, et qui nous transporte d'avance sur le théâtre des longues pérégrinations du religieux chinois, aurait son intérêt et son utilité. En effet, si elle n'offre pas les vastes développements philosophiques ou religieux, l'élévation de style et la richesse de récits légendaires, que présente la relation originale, elle n'est pas moins

Les travaux relatifs à l'Inde ancienne, à son développement religieux et social, à son histoire et à sa géographie, sont entrés, depuis quelques années, dans une phase nouvelle et féconde : l'ouvrage que vient de traduire M. Stanislas Julien, même en ne l'acceptant que comme précurseur de la grande relation d'*Hiouen-thsang*, comptera certainement parmi les sources principales de ces études de la vieille société hindoue, qui ne veulent plus s'appuyer aujourd'hui que sur l'investigation critique des textes et des monuments.

L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

loi; jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu ces deux rois; comment pourraient-ils daigner m'accorder un tel bienfait?

— Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumdra*) a déjà envoyé des messagers pour vous appeler auprès de lui; ils doivent arriver dans deux ou trois jours. Quand vous aurez vu le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumdra*), vous verrez aussi le roi *Kiai-ji* (*S'ilditya*). »

En disant ces mots, il se retira sur-le-champ. Le maître de la loi fit ses préparatifs de départ, et enveloppa avec un soin respectueux les livres et les statues.

A cette nouvelle, tous les religieux accoururent et s'efforcèrent de le retenir. « L'Inde, dirent-ils, a vu naître le *Bouddha*, et quoique ce *grand saint* ait quitté la terre, ses traces sacrées subsistent encore. Les visiter tour à tour, les adorer et chanter ses louanges, voilà de quoi faire le bonheur de votre vie. Pourquoi être venu ici et nous délaisser tout à coup? Ajoutez à cela que la Chine est un pays de *Mie-li-tch'e* (*Mlétchtch'as*, barbares); on y méprise les religieux et la loi; c'est pour cela que le *Bouddha* n'a pas voulu y naître. Les vues des habitants sont étroites et leurs souillures profondes. Voilà pourquoi les sages et les saints (de l'Inde) n'y sont pas allés. Quant à la froidure de notre climat, et à la difficulté des chemins, cela ne vaut pas la peine de vous occuper.

« Le roi de la loi (*Dharmaradjá* — le *Bouddha*), répondit *Hiouen-thsang*, a fondé sa doctrine pour

qu'elle se répandit en tous lieux ; quel est l'homme qui voudrait s'en abreuver tout seul, et délaisser ceux qui ne l'ont pas encore reçue ? Or, dans ce royaume (en Chine) ; les magistrats sont graves et les lois sont observées avec respect. Le prince se distingue par sa haute vertu, et ses sujets par leur loyauté, les pères par leur affection, les fils par leur pieuse obéissance. On y estime l'humanité et la justice, et l'on place au premier rang les vieillards et les sages. Ce n'est pas tout : la science n'a pas de mystère pour eux ; leur pénétration égale celle des esprits ; le ciel leur sert de modèle, et ils savent calculer les mouvements des sept clartés (du soleil, de la lune et des cinq planètes). Ils ont inventé (toutes sortes) d'instruments, divisé les saisons de l'année, et découvert les propriétés cachées des six tons de la musique. C'est pour cela qu'ils ont pu expulser ou soumettre les animaux sauvages, toucher et faire descendre les démons et les esprits, calmer (les influences contraires du) *In* et du *Yang* (1), et procurer la paix et le bonheur à tous les êtres. Depuis que la loi, léguée par le *Bouddha*, a pénétré dans l'Orient (en Chine), tous estiment le *grand Véhicule*, et leurs lumières sont pures comme l'eau limpide ; leur vertu se répand comme un nuage de parfums ; ils se livrent avec amour à la pratique du

(1) Du principe *male* et du principe *female* dont l'harmonie (suivant les Chinois) favorise la naissance et le développement de tous les êtres, et dont le dérangement ou l'opposition contrarient toutes les opérations de la nature.

bien, et ne forment d'autre vœu que d'arriver, par des actes méritoires, aux dix degrés de la perfection. Croisant les mains et absorbés dans une profonde méditation, ils aspirent à arriver aux *trois états sublimes* (1). Si jadis le *grand Saint* (le *Bouddha*) est descendu sur la terre, c'était uniquement pour répandre lui-même les heureuses influences de la loi. J'ai eu le bonheur d'entendre son langage merveilleux, et de voir de mes yeux son visage d'or! J'ignore si nous pourrons parvenir ensemble au terme de notre long voyage. Comment pouvez-vous dire qu'il faut dédaigner ce pays, parce que le *Bouddha* n'y est point allé?

» D'après les livres sacrés, répartirent les religieux, les *dévas* communiquent avec les mortels suivant le degré de leur pureté et de leur vertu; aussi ont-ils résidé avec le docteur de la loi dans le *Tchen-pou* (*Djambouvdvîpa*). Si le *Bouddha* a voulu naître dans ce pays plutôt que dans le vôtre, c'est parce qu'il regardait la Chine comme un pays barbare et dépravé. Ce pays est donc déshérité du bonheur; voilà pourquoi nous vous exhortons à n'y point retourner.

» *Wou-heou-tching* (*Vimalakîrtti*), reprit le docteur de la loi, disait (à un de ses disciples) : « Pour-

(1) En sanskrit, 1° *dharmakāya* (litt. le corps de la loi), l'état de celui qui est arrivé au comble de l'intelligence; 2° *sambhōgākāya* (litt. le corps de la jouissance), l'état de celui qui a pu unir son intelligence avec la nature subtile de la loi; 3° *Nirmanākāya* (litt. le corps doué de la faculté de se transformer), l'état de celui qui étant déjà doué des deux mérites précités, peut, suivant les circonstances, apparaître où il veut, développer la loi et sauver les créatures (*San-thsang-fa-sou*, liv. 8, fol. 14 r.).

gniez abaisser sur moi vos regards ; de grâce , ne repoussez pas ma prière. »

Kiai-hien (*S'tlabhadra*) n'ayant pas envoyé *Houen-thsang* , le roi fut transporté de colère , et expédia de nouveau un autre messager avec cette lettre pour *S'tlabhadra* : « Votre disciple est un homme vulgaire qui s'est laissé corrompre par les plaisirs du monde , et ne sait plus quelle direction suivre dans la loi du *Bouddha*. Aujourd'hui , après avoir appris la renommée du religieux de la Chine , j'ai été ravi de corps et d'âme , et il m'a semblé que déjà je sentais poindre en moi les germes de l'*Intelligence* (de la *Bodhi*). Deux fois vous avez refusé de l'envoyer ici. Voulez-vous donc que tout mon peuple reste éternellement plongé dans les ténèbres de l'ignorance ? Est-ce là le rôle d'un religieux éminent qui doit perpétuer et agrandir l'héritage de la loi , et sauver tous les êtres du naufrage ? Je brûle de le voir et de l'entendre. C'est pourquoi j'envoie avec respect un nouveau messager ; s'il ne vient point , votre disciple reconnaîtra enfin qu'il est voué pour jamais au vice et au malheur ! Dans ces derniers temps , le roi *Che-chang-kia* (*Saçāṅka*) put encore abolir la loi et détruire l'arbre de la *Bodhi* (*Bodhidrouma*). Croyez-vous , maître , que votre disciple n'ait pas la force d'en faire autant ? Je suis résolu à équiper une armée d'éléphants , et à entrer dans votre pays , avec des troupes immenses qui réduiront en poudre votre couvent de *Nālanda* ! J'en prends à témoin le soleil qui m'éclaire ; c'est

Le roi *Kiai-ji* (*S'íláditya*) revenant de châtier le prince de *Kong-yu-tho* (*Kongyódha?*), apprit que le maître de la loi se trouvait auprès du roi *Kieou-mo-lo* (*Koumára*). Il en fut surpris et s'écria : « Anciennement, je l'ai plusieurs fois appelé sans qu'il soit venu ; comment se fait-il qu'il se trouve là ? »

Sur-le-champ, il envoya un messenger au roi *Kieou-mo-lo* (*Koumára*), avec l'invitation pressante de lui envoyer de suite le religieux de la Chine.

« J'aime mieux, dit celui-ci, sacrifier ma tête que d'envoyer de suite le maître de la loi. »

Quand le messenger fut de retour et qu'il eut rapporté cette réponse, le roi *Kiai-ji* (*S'íláditya*) fut transporté de colère. « Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumára*), dit-il aux officiers qui l'entouraient, vient de me manquer de respect. Comment a-t-il osé, à cause d'un religieux, proférer des paroles aussi insolentes ? »

Il renvoya alors le messenger, et lui fit dire d'un ton menaçant : « Puisque je puis prendre votre tête, qu'on la remette immédiatement à mon messenger pour qu'il me l'apporte. »

Le roi *Koumára* fut saisi d'effroi. Désolé de l'expression imprudente qui lui était échappée, il ordonna d'équiper 20,000 éléphants et 30,000 bateaux, puis il partit avec le messenger, et remonta le Gange pour se rendre en grande pompe au palais du roi (*S'íláditya*). Quand il fut arrivé au royaume de *Kie-tchou-ou-ki-lo* (*Kadjoúgira*), il alla d'abord rendre visite au roi.

Lorsque le roi *Koumdra* fut sur le point de partir, il fit construire, au nord du Gange, un palais de voyage. Ce jour-là, il traversa le fleuve, se rendit au palais et y installa le maître de la loi. Ensuite, avec ses grands officiers, il alla voir le roi *Kiaï-ji* (*S'îlâditya*) sur la rive septentrionale du fleuve.

Le roi *Kiaï-ji* (*S'îlâditya*), le voyant venir, fut au comble de la joie, et reconnut qu'il était rempli de respect et d'affection pour le maître de la loi. Il ne songea plus à lui reprocher ses paroles précédentes; il se contenta de lui demander où était le religieux de la Chine.

« Il est dans mon palais de voyage, répondit le roi *Koumdra*.

— Pourquoi n'est-il pas venu ?

— Votre Majesté, lui dit-il, respecte les sages et chérit les hommes vertueux. Eût-il été convenable d'envoyer ici le maître de la loi, pour rendre visite au roi ?

— Vous avez bien fait, répondit *S'îlâditya*. Vous pouvez vous retirer. Demain, j'irai moi-même le voir. »

Le roi *Koumdra* s'en retourna donc, et alla trouver *Hiouen-thsang*. « Maître, lui dit-il, quoique le roi ait promis de venir demain, je crains qu'il n'arrive cette nuit même. Il faut que vous l'attendiez. S'il vient, il n'est pas convenable que vous bougiez.

— Siré, lui répondit *Hiouen-thsang*, pour l'honneur de la loi du *Bouddha*, je suivrai votre avis. »

A la première veille de la nuit, le roi (*S'íláditya*) arriva en effet.

Des messagers vinrent annoncer qu'au milieu du fleuve, on apercevait des milliers de torches et qu'on entendait retentir les tambours. « C'est le roi *Kiaï-ji* (*S'íláditya*) qui arrive, » s'écria le roi (*Koumd-ra*). Sur-le-champ, il ordonna de prendre des flambeaux, et alla au loin à sa rencontre avec ses grands officiers.

Toutes les fois que le roi *Kiaï-ji* (*S'íláditya*) était en marche, il se faisait précéder de cent tambours de métal, sur lesquels on frappait un coup à chaque pas. On les appelait *tsie-pou-kou* ou tambours pour régler la marche. Le roi *Kiaï-ji* (*S'íláditya*) jouissait seul de ce privilège, et ne permettait pas aux autres rois de l'imiter.

Dès qu'il fut arrivé, il salua jusqu'à terre le maître de la loi et baisa ses pieds avec respect. Puis il répandit des fleurs devant lui, et le contemplant dans une sorte d'extase, il le combla de louanges infinies. « Maître, lui dit-il, précédemment votre disciple vous avait adressé une invitation; pourquoi n'êtes-vous pas venu? »

— Moi, *H'iouen-thsang*, répondit-il, je voyage dans les contrées lointaines pour chercher la loi du *Bouddha*; j'étudiais alors le traité *Yu-kia-sse-t'i-lun* (le *Yógátcháryabhoúmicástra*). Au moment où votre ordre est arrivé, je n'avais pas fini d'entendre l'explication de ce traité. Voilà pourquoi je n'ai pu venir immédiatement rendre ma visite à Votre Majesté.

— Maître, demanda encore le roi, vous venez de la Chine. Votre disciple a entendu dire que dans ce royaume, on possédait des morceaux de musique et des airs qu'on chante avec accompagnement de danses, pour célébrer les victoires du prince de *Thsin*. J'ignore quel est l'homme qu'on appelle le prince de *Thsin*, et quels sont ses exploits et ses vertus pour qu'on chante ainsi ses louanges.

— Sire, répondit le maître de la loi, dans mon pays natal, lorsqu'on voit un homme qui aime les sages et peut délivrer le peuple des attaques des méchants, réprimer la violence et la cruauté, protéger les cent familles et leur procurer le bonheur, on le célèbre par des chants qui servent à embellir la musique du temple des ancêtres et pénètrent jusque dans les villages les plus reculés. Le nom de prince de *Thsin*, désigne l'empereur actuel de la Chine, qui avait reçu ce titre avant de monter sur le trône. A cette époque le ciel et la terre étaient dans une grande agitation ; le peuple n'avait plus de maître, les champs étaient encombrés de cadavres, les rivières et les canaux roulaient des flots de sang ; pendant la nuit, des étoiles étranges répandaient de sinistres lueurs ; pendant le jour, on voyait se condenser des vapeurs meurtrières, les rives des trois fleuves étaient désolées par la voracité des sangliers, et les quatre mers (1) étaient infestées par des serpents venimeux.

» Le prince, en qualité de fils de l'empereur, obéit

(1) C'est-à-dire toutes les parties de l'empire.

« Maître, lui dit encore le roi, votre *Traité* est d'une beauté admirable; moi, votre disciple, et tous ces maîtres qui vous entourent, nous l'approuvons tous avec foi et soumission. Mais, je crains que les hérétiques du *petit Véhicule*, qui appartiennent aux autres royaumes, ne persistent encore dans leur stupide aveuglement. Je veux, dans la ville *K'io-niu-tch'ing* (la ville de *Kanyákoubdja*), convoquer en votre honneur, une grande assemblée. J'y appellerai les *Cha-men* (*S'raman'as*), les *Po-lo-men* (les Brahmanes), les sectaires hérétiques (*Pachán-d'as*), etc., des cinq Indes, afin que vous puissiez leur montrer la profondeur et la beauté du *grand Véhicule*, confondre à jamais leurs calomnies, faire briller au grand jour la splendeur de votre vertu, et briser avec éclat leur orgueil effréné.

Ce jour même, le roi envoya des messagers dans les différents royaumes, pour ordonner à tous les religieux versés dans l'explication des livres, de se réunir à *Kanyákoubdja* et d'assister aux conférences du maître de la loi, du royaume de *Tchi-na* (Chine).

Au commencement de l'hiver, le maître de la loi, en compagnie du roi, remonta le fleuve (le Gange), et arriva, dans le dernier mois de l'année, au lieu de l'assemblée. On y vit arriver dix-huit rois de l'Inde centrale, trois mille religieux versés dans le *grand* et le *petit Véhicule*, deux mille brahmanes et hérétiques nuds (*Ni-kien — Nirgranthas*), et environ mille religieux du couvent de *Na-lan-t'o* (*Nálanda*). Tous ces sages, aussi renommés par leur

vaste savoir que par la richesse et la facilité de l'élocution, s'étaient rendus avec empressement au lieu de l'assemblée, pour entendre les vrais accents de la loi. Ils étaient tous accompagnés d'une suite nombreuse. Les uns étaient montés sur des éléphants, les autres étaient portés en palanquin, et chaque groupe était entouré de bannières et d'étendards. La foule grossissait par degrés, comme les nuages qui s'amoncellent et se déroulent dans les airs, et remplissait un espace de plusieurs dizaines de lis (de plusieurs lieues). Nulle comparaison, si exagérée qu'elle fût, ne saurait donner une idée de leur multitude immense.

Le roi avait ordonné d'avance de construire, sur la place de l'assemblée, deux vastes bâtiments couverts de chaume, pour y placer la statue du *Bouddha*, et y recevoir la multitude des religieux.

Lorsqu'on fut arrivé, ces deux palais se trouvèrent achevés en même temps. Ils étaient à la fois élevés et vastes, et pouvaient contenir chacun mille personnes. Le roi avait fait établir sa tente de voyage à 5 lis à l'ouest du lieu de l'assemblée. Ce jour-là, il y fit fondre, en or, une statue du *Bouddha*; et par ses ordres, on équipa un grand éléphant surmonté d'un dais précieux où l'on plaça la statue. Le roi *Kiai-ji* (*S'ilāditya*), tenant un plumail blanc, marchait à droite, sous le costume d'*Indra*; le roi *Koumāra*, portant un parasol d'étoffe précieuse, marchait à gauche, sous le costume de *Brahma*. Tous deux portaient des tiaras divines, d'où descen-

daient des guirlandes de fleurs et des rubans chargés de pierres précieuses. On avait équipé, en outre, deux grands éléphants, qui suivaient le *Bouddha*, chargés de corbeilles de fleurs rares qu'on répandait à chaque pas.

Le maître de la loi et les officiers du palais reçurent l'invitation de monter chacun sur un grand éléphant, et de se tenir en rang derrière le roi. Puis trois cents grands éléphants furent donnés aux rois, aux ministres et aux religieux célèbres des autres royaumes qui, rangés sur les deux côtés de la route, devaient marcher en chantant des louanges. Ces préparatifs commencèrent dès l'aube du jour. Le roi en personne conduisit le cortège depuis sa tente de voyage jusqu'au lieu de l'assemblée.

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de l'enceinte, il ordonna à tout le monde de mettre pied à terre, de porter la statue du *Bouddha* dans le palais qui lui était destiné, et de la placer sur un trône précieux.

Le roi lui offrit ses hommages en compagnie d'*Hiouen-thsang*, puis il ordonna aux dix-huit rois de faire entrer les religieux les plus illustres et les plus savants, au nombre de mille; les brahmanes et les docteurs hérétiques, renommés par leurs actes, au nombre de cinq cents; les ministres et grands officiers des différents royaumes, au nombre de deux cents.

Quant aux religieux et aux séculiers qui n'avaient

homme qui attaque ou blesse le maître de la loi, je lui trancherai la tête, et je ferai couper la langue à quiconque se rendra coupable, envers lui, de calomnie, ou d'injure. Tous ceux qui voudront s'expliquer convenablement, en invoquant ma justice, jouiront d'une entière liberté! »

Dès ce moment, les partisans de l'erreur s'esquivèrent et disparurent, de sorte qu'il s'écoula dix-huit jours sans que personne osât ouvrir la bouche et discuter.

Le soir qui précéda la dispersion de l'assemblée, le maître de la loi exalta encore le *grand Véhicule*, et loua avec enthousiasme les mérites et les vertus du *Bouddha*.

Par suite de ses prédications, une multitude innombrable d'hommes quittèrent les sentiers de l'erreur pour entrer dans la droite voie, et abandonnèrent les vues étroites du *petit Véhicule* pour embrasser les sublimes principes du *grand*.

Le roi *Kiai-ji* (*Siladitya*) sentit s'accroître encore dans son cœur l'estime qu'il lui avait vouée. Il donna au maître de la loi 10,000 pièces d'or, 30,000 pièces d'argent, et cent habits de coton de qualité supérieure. Les dix-huit rois lui firent aussi de riches présents; mais *Hiouen-thsang* ne voulut rien recevoir.

Le roi chargea les officiers de sa suite de faire équiper richement un grand éléphant et de le couvrir d'étoffes précieuses; puis il pria le maître de la loi de le monter. Ensuite il ordonna aux dignitaires

les plus éminents de former son cortège, de faire ainsi le tour de la multitude, et d'annoncer à haute voix qu'il avait exposé les principes de la vérité et les avait fermement établis, sans être vaincu par personne.

Dans les royaumes de l'occident, il est d'usage qu'on rende un tel honneur à quiconque a obtenu la victoire.

Le maître de la loi déclina cette distinction glorieuse, mais le roi lui dit : « Depuis l'antiquité, c'est une loi constante à laquelle il n'est pas permis de désobéir. » Alors tenant le maître de la loi par son vêtement religieux, et parlant à la multitude, il cria à haute voix : « Le maître de la loi de *Tchîna* (de la Chine) a établi avec éclat la doctrine du *grand Véhicule*, et a renversé toutes les erreurs des sectaires. Depuis dix-huit jours, il ne s'est trouvé personne qui osât discuter avec lui. Il faut qu'un tel triomphe soit connu de vous tous. »

Toute la multitude fut remplie de joie, et voulut à l'envi lui décerner un titre honorable. Les nombreux disciples du *grand Véhicule* l'appelèrent : *Mo-ho-ye-na-ti-po* (*Mahâyânadéva*), nom qui signifie le *Dieu du grand Véhicule*; la multitude du *petit Véhicule* lui donna le titre de *Mo-tcha-ti-po* (*Mokhadéva*), c'est-à-dire le *Dieu de la délivrance*. Ensuite ils brûlèrent des parfums, répandirent des fleurs, et s'éloignèrent après l'avoir comblé de témoignages de respect.

Par suite de cet événement, la renommée de ses

talents et de ses vertus ne fit que se répandre davantage. A l'ouest de la tente de voyage du roi (*Sitladitya*), il y avait un couvent qui était entretenu aux frais de ce prince. On y voyait une dent du *Bouddha*, longue d'un pouce et demi, et d'un blanc tirant sur le jaune. Elle répandait en tout temps une vive lumière. Jadis, dans le royaume de Cachemire, quand la race des *Ki-li-to* (*Krityas*) eut éteint la loi du *Bouddha*, les religieux et les novices se dispersèrent. Il y eut alors un *Pi-tsou* (*Bhikchou*) qui voyagea au loin dans l'Inde. Quelque temps après, le roi du pays de *Himatala*, du royaume de *Touho-lo* (*Toukhara*), fut transporté de colère, en voyant que cette race méprisable avait détruit la loi du *Bouddha*. Alors il se déguisa en marchand, et se mettant à la tête de trois mille soldats intrépides, il apporta une grande quantité de choses précieuses, sous prétexte de les offrir au roi qui était d'une insatiable cupidité.

Dès que celui-ci eut appris cette nouvelle, il fut ravi de joie, et chargea plusieurs de ses officiers d'aller au devant de lui et de le recevoir. Mais le roi de *Himatala* était doué d'un caractère énergique et terrible, et il avait la majesté imposante d'un dieu. Arrivé au pied du trône, il ôta son bonnet et lui adressa de sanglants reproches.

A sa vue, le roi des *Krityas* fut glacé de terreur, et tomba par terre. Le roi de *Himatala* lui saisit la tête et la trança d'un coup de sabre. Puis se tournant vers ses nombreux officiers : « Moi, roi de

Himatala, s'écria-t-il, dès que j'eus appris que de vils esclaves comme vous avaient détruit la loi du *Bouddha*, je suis accouru pour vous châtier ; mais le crime retombait sur votre roi ; vous y étiez étrangers. Que chacun de vous se tranquillise. Seulement je chasserai dans un royaume lointain, tous ceux qui ont égaré l'esprit du roi, et ont été ainsi les principaux auteurs de ses attentats ; je n'inquièterai nullement tous les autres. »

Quand le roi eut exterminé cette race impure, il construisit un couvent, y appela des religieux, leur en fit don et s'en retourna. Le *Bhikchou* qui précédemment s'était enfui dans (une autre partie de) l'Inde, n'eut pas plus tôt appris que la paix était rétablie dans le royaume de Cachemire, qu'il prit son bâton et se mit en route pour revenir. Au milieu de son chemin, il rencontra une troupe d'éléphants qui arrivaient à lui en poussant des mugissements plaintifs. A cette vue, le *Bhikchou* monta sur un arbre pour y chercher un refuge. Les éléphants puisèrent de l'eau dans leurs trompes, et en inondèrent le pied de l'arbre qu'ils déracinèrent avec leurs défenses, et en un instant l'arbre tomba.

Un des éléphants, recourbant sa trompe, enleva le *Bhikchou*, le plaça sur son dos et l'emporta au loin. Arrivé dans une grande forêt, il le conduisit près d'un éléphant qui souffrait d'une cruelle blessure, et était étendu par terre. Le religieux palpa doucement l'endroit malade, et y aperçut un fragment de bambou. Il l'arracha immédiatement, exprima le

sang corrompu , et déchirant ses vêtements , il s'en servit pour bander la plaie. L'éléphant recouvra ainsi un peu de calme et de soulagement. Le lendemain , tous les éléphants cherchèrent à l'envi les fruits les plus exquis et vinrent les offrir au *Bhikchou*. Quand celui-ci eut fini de manger , il y eut un éléphant qui apporta au malade une cassette d'or. A peine l'éléphant malade l'eut-il reçue qu'il l'offrit au *Bhikchou*.

Alors les éléphants , le portant l'un après l'autre sur leur dos , le conduisirent hors de la forêt et le déposèrent dans son ancienne demeure. Après quoi , ils le saluèrent en se mettant à genoux et se retirèrent.

Le *Bhikchou* ayant ouvert la cassette , y trouva la dent du *Bouddha* , et la rapporta avec lui pour qu'on lui rendit des hommages.

Dans ces derniers temps , le roi *Kiai-ji* (*Silāditya*) ayant appris qu'il y avait une dent du *Bouddha* dans le Cachemire , vint lui-même jusqu'à la frontière , et demanda la permission de la voir et de l'adorer ; mais les habitants , poussés par un sentiment d'avarice , restèrent sourds à sa prière ; ils tirèrent la dent de la cassette et la cachèrent dans un autre endroit. Cependant le roi , redoutant la puissance du roi *Kiai-ji* (*Silāditya*) , fit pratiquer partout des fouilles , et étant parvenu à retrouver cette relique , s'empressa d'aller la lui présenter. Celui-ci , en la voyant , donna les marques de la plus haute estime et du plus profond respect. Fier de la

force de ses armes , il s'en empara sur-le-champ et l'emporta pour lui rendre ses hommages. C'était précisément la dent dont nous venons de parler.

Après que l'assemblée se fut séparée, le roi fit déposer, dans le couvent de *Nálanda*, la statue d'or du *Bouddha* qu'il avait fait fondre, et une grande quantité de vêtements et de monnaies précieuses, et en confia la garde aux religieux.

Le maître de la loi fit d'abord ses adieux aux religieux de *Nálanda*, emporta les livres et les statues qu'il avait recueillis, et ferma ses conférences. Le dix-neuvième jour après, il prit congé du roi et voulut s'en retourner.

— « Votre disciple, lui dit le roi, a succédé au trône, et a régné sur l'univers (l'Inde) pendant plus de trente ans. Constamment je m'inquiétais en voyant que je ne faisais point de progrès dans le bonheur et la vertu. Autrefois, désolé de l'impuissance de mes efforts pour le bien, j'amassai, dans le royaume de *Po-lo-ye-kia* (*Prayága*), une immense quantité de richesses et de choses précieuses, et, entre les deux fleuves, j'établis un lieu de grande assemblée. Tous les cinq ans, j'appelais, des cinq Indes, les *S'ha-men* (les *S'raman'as*), les *Po-lo-men* (les Brahmanes), les indigents, les orphelins et les hommes sans famille, et pendant soixante quinze jours, je faisais une grande distribution, dite la distribution pour la *Délivrance* (*Mokcha*).

» Jusqu'à ce jour, j'ai déjà convoqué cinq assemblées de ce genre; maintenant, j'en veux convoquer

une sixième. Pourquoi, vénérable maître, ne pas rester quelque temps pour y assister, et être témoin de la joie qu'elle fera naître? »

— « Sire, lui dit le maître de la loi, par tous ses actes, un *Pou-sa* (un *Bodhisattva*) recherche à la fois le bonheur et l'intelligence. Lorsqu'un sage a obtenu un fruit, il n'oublie jamais la racine d'où il est né. Puisque Votre Majesté n'épargne point ses richesses pour secourir les hommes, comment *Hiouen-thsang* pourrait-il refuser de rester quelque temps avec vous? Je vous demande permission de partir avec Votre Majesté. »

Le roi fut ravi de cette réponse. Le vingt-et-unième jour, il se mit en route et le conduisit dans le royaume de *Pq-lo-ye-kia* (*Prayāga*), et ils se rendirent ensemble au lieu de la grande distribution. Le fleuve *King-kia* (Gange) coulait au nord, et le *Yen-meou-na* (*Yamound*), au sud. Ces deux rivières, descendant ensemble du nord-ouest, coulaient à l'est, et arrivées à ce royaume, confondaient ensemble leurs eaux.

A l'ouest du confluent des deux fleuves, il y avait une vaste plaine, égale et unie comme un miroir, qui avait quatorze à quinze lis de tour. Depuis les temps anciens, tous les rois s'y rendaient (annuellement) pour distribuer des aumônes; cette circonstance l'avait fait nommer « le lieu de l'aumône » (*Dānāman'd'āla?*) La tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner, en ce lieu, une pièce de monnaie que cent mille ailleurs. De tout

koubdja), il partit immédiatement pour se rendre à la *Place des aumônes*.

Les rois des dix-huit royaumes partirent aussi à la suite du roi *Kiaï-ji* (*S'îlâditya*).

Quand ils furent parvenus au lieu de l'assemblée, ils trouvèrent cinq cent mille religieux et séculiers qui y étaient déjà arrivés.

Le roi *Kiaï-ji* (*S'îlâditya*) établit sa tente sur le rivage nord du Gange; le roi de l'Inde méridionale *Tou-lou-po-pa-tch'a* (*Dhrouvapat'ou*) établit la sienne à l'ouest du confluent des deux fleuves. Le roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*) fit placer sa tente au sud de la rivière *Yen-meou-na* (de la *Yamound*), à côté d'un bocage fleuri. Les hommes qui étaient venus pour recevoir des aumônes, établirent leurs tentes à l'ouest de celle du roi *Pa-tch'a* (*Dhrouvapat'ou*).

Le lendemain matin, les corps d'armée du roi *Kiaï-ji* (*S'îlâditya*) et du roi *Kieou-mo-lo* (*Koumâra*), montés sur des vaisseaux, et celui du roi *Pa-tch'a* (*Dhrouvapat'ou*), monté sur des éléphants, se disposèrent chacun dans un ordre imposant, et se réunirent près de la *Place de l'assemblée*. Les rois des dix-huit royaumes se joignirent à eux et se rangèrent chacun (avec leurs troupes) aux endroits qui leur avaient été assignés.

Le premier jour, dans un des temples couverts en chaume, de la *Place des aumônes*, on installa la statue du *Bouddha* et l'on distribua des choses du plus grand prix et des vêtements de la plus

épuisées. Il ne resta plus au roi que les éléphants, les chevaux, et les armes de guerre, qui étaient nécessaires pour châtier les hommes qui suscitent des troubles, et protéger son royaume. Pour ce qui regarde les autres objets précieux, les vêtements qu'il portait, ses colliers, ses pendants d'oreilles, ses bracelets, la guirlande de son diadème, les perles qui ornaient son cou et l'escarboucle qui brillait au milieu de sa crête de cheveux, il les donna tous en aumônes, sans en conserver la moindre chose.

Après avoir épuisé ainsi toutes ses richesses, il demanda à sa sœur, un vêtement commun et usé, et, après s'en être couvert, il adora les *Bouddhas* des dix contrées, se livra avec exaltation aux transports de la joie, et, joignant les mains, il s'écria : En amassant toutes ces richesses et ces choses précieuses, je craignais constamment de ne pouvoir les cacher dans un magasin solide et impénétrable. Maintenant que j'ai pu (par l'aumône) les déposer dans le *champ du bonheur*, je les regarde comme conservées à jamais. Je désire, dans toutes mes existences futures, amasser ainsi d'immenses richesses pour faire l'aumône aux hommes, et obtenir les dix facultés divines dans toute leur plénitude.

Après la clôture définitive des deux magnifiques assemblées (1), les dix-huit rois recueillirent de nouveau des choses précieuses et de grandes

(1) La première où l'on convoqua les plus célèbres docteurs de l'Inde pour discuter avec *Hiouen-thsang*, la seconde décrite ci dessus, où l'on fit une immense distribution d'aumônes.

une seconde fois, le monument sacré, appelé l'*Échelle du ciel* ou des *dévas*; fit encore, au nord-ouest, trois *Yu chen-na* (trois *Yodjanas*), et arriva à la capitale du royaume de *Pi-lo-na-na* (lisez *Pi-lo-chan-na* — *Viraçana*?) (1) et y resta deux mois. Là il rencontra deux de ses compagnons d'étude, *Sse-tseu-kouang* (*Siñharaçmi*?) et *Sse-tseu-youei* (*Siñhatchandra*) qui expliquaient les Traités *Kiu-che-lun* (*Abhidharmakóchapárisañgrahaçstra*?), *Wei-tchi-lun* (*Vidyámátrasiddhiçstra*), etc. Ils vinrent ensemble au-devant de lui, et l'accueillirent avec des démonstrations de joie.

Quand le maître de la loi fut arrivé, ils exposèrent en outre les explications du *Yu-kia* (*Yógaçstra-kárika*?) et le *Touï-fa-lun* (*Abhidharmaçstra*), etc.

A la fin de ces conférences qui durèrent deux mois, il prit congé d'eux, marcha de nouveau au nord-ouest pendant environ un mois, traversant chaque jour plusieurs états, et arriva au royaume de *Che-lan-ta* (*Djalandhara-poura*), dont la capitale était la résidence du roi de l'Inde du nord. Il y resta encore un mois.

Le roi *Ou-t'i-to* (*Oudhita*) envoya des hommes pour le guider et l'escorter.

Après avoir marché à l'ouest, pendant vingt-deux jours, il arriva au royaume de *Seng-ho-pou-lo* (*Siñhapoura*)

A cette époque, il y avait une centaine de religieux de l'Inde du nord, qui portaient des livres

(1) Al. Cunningham lit *Pilousana*.

sacrés, des statuettes, etc., et profitaient de l'escorte du maître de la loi pour s'en retourner.

Hiouen-thsang voyagea ainsi pendant une vingtaine de jours, au milieu de ravins ordinairement infestés de brigands. Le maître de la loi craignant d'être pillé par eux, avait l'habitude d'envoyer en avant un religieux pour éclairer la route. Si vous rencontrez les brigands, ajoutait-il, vous leur direz : « Nous venons de loin pour nous instruire dans la loi ; ce que nous apportons n'est autre chose que des livres sacrés, des statuettes, des *che-li* (*çariras* — reliques) ; nous désirons, hommes généreux, que vous nous accordiez défense et protection, et que vous ne formiez point contre nous de desseins hostiles. »

Le maître de la loi le suivait de loin, à la tête de ses disciples et de ses compagnons de voyage. Ils rencontrèrent souvent des brigands qui cependant ne leur firent aucun mal.

Après avoir marché ainsi pendant une vingtaine de jours, il arriva au royaume de *Ta-tcha-chi-lo* (*Takchaçila*), et une seconde fois, il salua avec respect le lieu où *Fo* (le *Bouddha*), sous le nom de *Youei-kouang-wang* (*Tchandraprabhârdjâ*?) fit l'aumône de mille têtes.

A cinquante *Yodjanas*, au nord-est de *Takchaçila*, on rencontre le royaume de *Kia-chi-mi-lo* (*Kachmire*), dont le roi envoya des messagers au-devant du maître de la loi, pour lui adresser une invitation ; mais la grande quantité de bagages que portaient des éléphants, l'empêcha d'y répondre.

márarádjá) qui ordonna d'abord aux habitants de la capitale et aux religieux, de préparer des bannières et des étendards, puis de sortir de la ville et d'aller, en grande pompe, au-devant du maître de la loi.

Le roi (de *Kapiça*) partit à petites journées avec *Hiouen-thsang*. Quand ils furent arrivés, ils trouvèrent plusieurs milliers de religieux et de laïcs, formant un magnifique cortège, où brillaient les bannières et les étendards.

A la vue du maître de la loi, la multitude fit éclater des transports de joie, et le salua avec respect. Il s'avança précédé et suivi d'une foule immense qui l'entourait en chantant ses louanges. Arrivé à la capitale, il s'arrêta dans un couvent du *grand Véhicule*. A cette époque, le roi fit aussi pendant soixante-quinze jours, une grande distribution d'aumônes, dite *la grande distribution pour délivrance* (*Mokchamáhá dána?*).

De là, il marcha droit au sud, pendant quinze jours, et alla dans le royaume de *Fa-la-na* (*Varan'a*) pour y adorer les monuments sacrés.

De là, tournant au nord-ouest, il alla dans le royaume d'*A-po-kien* (*Avakan?*); puis, continuant sa marche dans la même direction, il alla dans le royaume de *Tsao kiu-tch'a* (*Tsáukoú't'a?*).

De là, il fit environ cinq-cents lis au nord, et arriva au royaume de *Fo-li-chi-sa-tang-na* (*Vri-djithána?*).

En sortant de ce royaume, du côté de l'est, il arriva (bientôt) aux frontières de *Kia-pi-che* (*Kapiça*).

Si l'on cherche dans tout le *Djamboudvîpa*, les sommets les plus élevés, on n'en trouvera pas un seul qui dépasse celui que nous venons de décrire.

Le maître de la loi ayant fait plusieurs lis, en descendant au nord-ouest, trouva un petit terrain uni où il planta ses tentes et passa la nuit; le lendemain matin il se remit en route.

Après avoir employé cinq ou six jours à descendre la pente des montagnes, il arriva au royaume de *An-ta-lo-po* (*Antarava — Anderab*), qui jadis, faisait partie du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). Il y avait trois couvents dont les religieux, au nombre de quelques dizaines, étudiaient la doctrine de l'école *Ta-tchong-pou* (l'école de la grande assemblée, ou des *Mahâsañghikas*). On y voyait un *Stoupa* construit par le roi *Wou-yeou* (*Açoka*).

Le maître de la loi y resta cinq jours; puis il descendit au nord-ouest, et ayant fait environ quatre cents lis à travers les montagnes, il arriva au royaume de *Kouo-si-to* (*Khousta*), qui, jadis, faisait également partie du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*).

De là, continuant sa marche au nord-ouest, il fit encore trois cents lis, à travers les montagnes, et arriva au royaume de *Kouo*, qui est situé à côté du fleuve *Po-tsou* (*Vakchou — Oxus*).

Il forme la frontière orientale du *Tou-ho-lo* (*Toukhara*). La capitale s'élève sur le rivage orientale du fleuve (de l'*Oxus*).

Hiouen-thsang voyant que le neveu de *Che-houkhan*, régnait sur le *Tou-ho-lo* (*Toukhara*), et se

retranche la pointe qui le désignait. Mais lorsque le beau-père et la belle-mère sont morts, on supprime complètement ce genre de bonnet.

De là, il reprit sa marche à l'est, et après avoir fait deux cents lis, il arriva au royaume de *Po-to-tsang-na* (*Pátasthána?*), qui, pareillement, avait appartenu jadis au *Tou ho-lo* (*Toukhara*).

De là, il tourna au sud-est, fit deux cents lis à travers les montagnes, et arriva au royaume *Kie po-kien* (*Khavakan* — ailleurs: *Invakan*).

De là, continuant au sud-est, il suivit une route hérissée de précipices, et après avoir fait ainsi trois cents lis, il arriva au royaume de *Kiu-lang-na* (*Kourana*).

De là, il se dirigea vers le nord est, fit cinq cents lis à travers les montagnes, et arriva au royaume de *Ta-mo-si-tie-ti* (*Dhamasthiti?*) qui est situé entre deux montagnes, dans le voisinage du fleuve *Po-tsou* (*Vakchou* — *Oxus*). Il produit d'excellents chevaux, petits de taille, mais très-vigoureux. Les habitants ne connaissent ni l'urbanité, ni la justice; ils sont d'un caractère violent et d'une laideur repoussante. La plupart d'entre eux ont des yeux d'un vert bleuâtre, ce qui les fait distinguer entre tous les autres peuples. On compte dans ce pays une dizaine de couvents.

Après avoir quitté ce royaume, en marchant au nord des grandes montagnes, on arrive au royaume de *Chi-k'i-ni* (*Sighnak*), dont la capitale s'appelle *Hoen-t'o-to*. On y voit un couvent qui a été construit par l'un des anciens rois de ce royaume.

qui a trois cents lis de l'est à l'ouest et cinq cents lis du sud au nord. Il est situé au milieu du *Djamboudvîpa*, sur un plateau d'une hauteur prodigieuse. Si on le regarde de loin, il s'étend comme une mer immense dont l'œil ne peut découvrir les bornes. Les animaux qui peuplent ses eaux, offrent une variété infinie (1). À entendre le bruit des vagues qui se heurtent en mugissant, on dirait les clameurs d'un vaste marché où s'agite une multitude sans nombre.

On voit dans ce pays des oiseaux hauts d'un *tchang* (dix pieds). Ces oiseaux sont probablement de la même espèce que ceux dont les œufs, gros comme une petite cruche, s'appelaient autrefois les grosses coques des *Tiao-tchi* (*Tadjiks*) (2). Ce lac se partage à l'ouest, et il en sort un fleuve qui, coulant à l'ouest, arrive jusqu'aux frontières orientales du royaume de *Ta-mo-si-t'ie-ti* (*Dhamasthiti*?), se joint au fleuve *Po-tsou* (*Vakchou—Oxus*), et leurs eaux coulant à l'ouest, vont se jeter dans la mer.

Toutes les rivières de droite viennent aussi se réunir ensemble.

Le même lac se partage à l'est; et il en sort un grand fleuve qui, se dirigeant à l'est, arrive jusqu'à la frontière occidentale du royaume de *Kie-cha*

voyageur chinois est très-exagérée, quant aux dimensions du lac; Wood ne lui donne que 14 milles environ de l'E. à l'O., sur un mille seulement de largeur moyenne. Peut-être les neiges produisent-elles de loin cette illusion.

(1) Littéralement: mille sortes, dix mille espèces.

(2) La description de cet oiseau des *Tiao-tchi*, se rapporte à l'autruche.

moyen de leur puissance divine, et s'y reposent en paix; aussi en compte-t-on un grand nombre qui y sont entrés dans le *silence et l'extinction* (le *Nirvān'a*). En ce moment, il y a encore trois *Arhan* qui se sont fixés dans ces grottes escarpées, et qui, après avoir éteint (le principe de la pensée), sont entrés dans l'*extase complète*. Comme leurs cheveux et leur barbe croissent peu à peu, les religieux vont de temps en temps les couper.

Dans ce royaume, il y a un grand nombre de textes du *grand Véhicule*, qui forment plusieurs dizaines d'ouvrages, contenant ensemble cent mille *S'lókas*.

De là, il prit la direction de l'est, et après avoir fait huit cents lis, il arriva au royaume de *Kiu-satan-na* (*Koustana — Khotan*) dont la plus grande partie n'offre que des plaines couvertes de pierres et de sables. Le reste est favorable à la culture des grains, et abonde en productions de tout genre. On tire de ce pays des tapis de laine, du feutre fin, du taffetas habilement tissé, du jade blanc et du jade noir. Le climat est tempéré, les habitants observent la justice et les rites, ils estiment l'étude et aiment la musique. Leurs mœurs respirent la droiture et l'honnêteté; et, sous ce rapport, il diffèrent beaucoup des autres barbares. A l'exception de quelques légers changements, les caractères de leur écriture, sont les mêmes que ceux de l'Inde (1); mais la langue est fort différente. Ils professent un grand respect pour la loi du *Bouddha*.

(1) Ce passage est tiré du *Si yu-ki*, liv. 12, fol. 14.

Le roi de Kachemire choisit des généraux et exerça ses troupes pour repousser l'ennemi.

— Sire, lui dit l'*Arhan*, ne prenez pas la peine de tirer l'épée; je me charge de l'éloigner. »

Il se rendit alors au palais du roi de *Kiu-sa-tanna* (*Koustana—Khotan*), lui raconta la cupidité et les violences du roi *Ting-sing* (*Moûrddhadja*, né de la tête d'un Dieu), et lui montra les vêtements religieux que lui-même (le roi actuel) avait portés dans sa vie antérieure.

A cette vue, le roi, acquérant la connaissance de son existence passée, fut pénétré de honte; il se lia d'amitié avec le roi de Kachemire, et renonça à ses projets. Alors, il alla au-devant de la statue qui avait été anciennement l'objet de ses hommages, et revint dans ses états à la suite de son armée. Quand la statue fut arrivée à cette ville, elle s'arrêta et cessa d'avancer. Le roi joignit ses efforts à ceux de toute son armée pour la transporter, mais nulle puissance humaine ne put la faire bouger de place. En conséquence, il fit construire, au-dessus de la statue, une petite chapelle, et invita les religieux à venir l'adorer. Il donna son bonnet précieux, qui avait pour lui une valeur d'affection, et en orna la tête du *Bouddha*. Ce bonnet existe encore aujourd'hui. Il est enrichi de pierres précieuses, et les visiteurs ne peuvent les voir sans en témoigner leur admiration.

Le maître de la loi resta sept jours. Quand le roi de *Yu-thien* (*Khotan*) eut appris que le maître de la loi approchait de ses frontières, il alla en personne

— Qu'entendez-vous, lui demanda le roi, par ce nom de *Jou-laï* (*Tathágata*)?

— *Jou-laï* (*Tathágata*), répondit-il, est un titre honorifique de *Fo-to* (du *Bouddha*). Jadis *I-tsie-itching* (*Sarvārthasiddha*), fils aîné du roi *Tsing-san* (*S'ouddhódhana*), fut ému de compassion en voyant tous les hommes plongés dans un océan de douleurs, sans qu'il y eût personne pour les délivrer et leur offrir un asile. Alors, renonçant à une immense fortune, propre à doter mille fils, et au trône de roi *Tchakravartí*, des quatre *Tcheou* (*Tchatváradvīpas*), il alla vivre dans la retraite, au milieu d'une forêt pour arriver à l'*Intelligence*. Au bout de six ans, le fruit (de la *bodhi*) se trouvant parfait, il obtint un corps de couleur d'or, et arriva au rang d'*Arhan*. Il répandit la douce rosée (*amrita*) dans le parc des cerfs (*Mrigadava*), et fit briller la perle *ma-n'i* sur le pic du vautour (*Ghridrakout'aparvata*); pendant 80 ans, il répandit sa doctrine, il procura la joie et le bonheur aux hommes, et vécut d'aumônes.

Lorsqu'il se fut livré au calme absolu (c'est-à-dire au *nirvân'a*) pour rentrer dans l'état de pureté, il légua sa statue, il légua des textes sacrés, qui se sont transmis d'âge en âge et subsistent encore aujourd'hui. Pour vous, ô roi, grâce à vos vertus passées, vous avez obtenu le titre de maître des hommes, et vous êtes appelé à tourner la roue de la loi, (c'est-à-dire d'enseigner la loi) pour devenir le refuge et l'appui des êtres intelligents. Que penserait-on de votre sagesse, si vous fermiez les yeux et restiez sourd à mes paroles?

Hélas ! dit le roi, mes fautes s'accroissent depuis bien longtemps ! Je n'avais jamais entendu prononcer le nom du *Bouddha* ; aujourd'hui qu'un saint homme a daigné faire descendre ses bienfaits sur moi, j'en éprouve un surcroît de bonheur. Puisqu'il a légué sa statue et des textes sacrés, mon vœu le plus ardent est d'adorer son image et de suivre sa doctrine.

Si tel est votre désir, reprit l'*Arhan*, il faut d'abord que vous construisiez un couvent ; alors la divine statue y viendra d'elle-même.

Là dessus le roi s'en retourna, puis avec ses officiers il alla choisir un terrain heureusement situé, chercha des ouvriers habiles, et après avoir demandé à l'*Arhan* le modèle et le plan qu'il devait suivre, il s'occupa de la construction.

Quand le couvent fut achevé, le roi l'interrogea encore « Le *Kia-lan* (*Saṅghārāma*) est fini, lui dit-il, mais où est la statue du *Bouddha* ?

Que votre majesté, répondit l'*Arhan*, montre seulement une foi entière, et la statue ne tardera pas à arriver.

Le roi, avec ses grands officiers, les magistrats, et le peuple, brûlèrent des parfums, répandirent des fleurs, et restèrent debout, animés tous du même sentiment ; et après quelques instants, on vit la statue du *Bouddha* qui descendit du haut des airs, et vint se placer sur le trône qui lui était destiné. Elle répandait une lueur éclatante, et la figure du dieu était empreinte de calme et de majesté.

A cette vue, le roi éprouva une vive allégresse,

et se félicita hautement de son bonheur. Puis il pria l'*Arhan* d'expliquer la loi à la multitude.

Alors, avec les habitants du royaume, il institua, en l'honneur de la statue, des fêtes et des offrandes d'une grande magnificence. On voit par ce qui précède, que ce *Saïghârdâma* fut le premier qu'on éleva dans ce royaume.

Le maître de la loi ayant perdu une partie de ses livres sacrés, en passant un fleuve (le *Sindh*), ne fut pas plus tôt arrivé à *Khotan* qu'il envoya des hommes à *Kiu-tchi* (*Koutché*) et à *Sou-le* (*Khachgar*) pour en chercher d'autres; mais, bien que le roi l'eût retenu quelque temps, auprès de lui, il partit avant de les avoir reçus.

Alors, il écrivit une lettre, et chargea un jeune homme du pays de *Kao-tchang*, de suivre les marchands et ses compagnons de voyage, de la présenter au roi et de lui dire qu'autrefois il était allé chercher la loi dans le royaume des Brahmanes, et que maintenant, ayant eu le bonheur de revenir, il était arrivé au royaume de *Yu-thien* (*Khotan*).

Sa lettre était ainsi conçue: « Parole du *S'raman'a Hiouen-thsang*: » Moi *Hiouen*, j'ai entendu dire que *Ma-hiang*, *Kaï-tchen* et *Tching-hiouen* allèrent trouver des maîtres qui étaient les soutiens des mœurs publiques; *Fo-seng* (1) brilla par ses lumières et sa sagacité; *Tchao-sou* (2) fonda des écoles

(1) *Fo-seng*, nom d'un célèbre vieillard qui avait conservé dans sa mémoire une grande partie du *Chou-king*.

(2) *Tchao-tsou*, lettré des *Han*, qui reçut le *Chou-king* des mains de *Fo-seng*. Cf. *Tseng-pou-chi-tso-tsien-chi*, liv. 3, fol. 37.

au midi du fleuve *Tsi*. On voit par là quel fut jadis le zèle des lettrés. Si donc les anciens allèrent au loin pour chercher la science, qui oserait aujourd'hui redouter les fatigues d'un long voyage et ne pas aller chercher, avec passion, les traces mystérieuses des *Bouddhas* qui se sont voués au bonheur du monde, et l'explication merveilleuse des *Trois recueils*, qui servent à briser les liens du siècle? Moi, *Hiouen-thsang*, considérant que si, jadis, le *Bouddha*, né dans l'occident, a légué sa doctrine qui s'est transmise dans l'est (en Chine), cependant les textes précieux qui en renferment les principes, sont arrivés jusqu'à nous mutilés et incomplets; je me suis préoccupé longtemps de l'idée d'aller les chercher au loin, sans prendre aucun souci de ma vie. C'est pourquoi, dans le quatrième mois de la période *Tching-kouan* (en 629), bravant des périls et des obstacles sans nombre, je suis parti secrètement pour le *Thientchou* (l'Inde); j'ai traversé des plaines immenses de sables mouvants, j'ai franchi les hauteurs gigantesques des montagnes neigeuses, j'ai traversé les passes escarpées des portes de fer et les flots impétueux de la mer chaude (du lac *Temourtou*).

Parti de la cité divine de *Tchang'an* (*Si-ganfou*), j'ai terminé mon voyage à la ville neuve de la résidence du roi. Dans cette longue pérégrination, j'ai parcouru près de 50,000 lis (5,000 lieues). Malgré la différence extrême des mœurs et la multitude innombrable des dangers que j'ai affrontés, fort de la protection du ciel, je suis arrivé partout sans acci-

de *Kao-tchang*, nommé *Ma-hiouen-tchi*, qui est parti à la suite d'une compagnie de marchands pour vous porter cette lettre, et vous informer d'avance de mon retour. »

Après le départ du messenger, comme les religieux de *Yu-thien* expliquaient le *Yu-kia* (le *Yó-gaçástra*), le *Touï-fa-lun* (*Abhidharmaçástra*), le *Kiu-che-lun* (le *Kóchaçástra*), le *Che-ta-ching-lun* (le *Maháyánasampárigrahaçástra*), en un jour et une nuit, ils achevaient d'ordinaire l'exposition de ces quatre Traités célèbres. Le roi avec une multitude de religieux et de laïcs, embrassèrent les principes de ces religieux qui, chaque jour, comptaient jusqu'à mille auditeurs nouveaux.

Ces conférences durèrent sept à huit mois, au bout desquels le messenger revint. Le roi de *Kao-tchang* avait daigné lui répondre et avait envoyé, au-devant de lui, un de ses officiers chargé d'une lettre pleine de bienveillance, qui était ainsi conçue ; « Quand j'ai appris que le maître de la loi, qui était allé chercher la doctrine dans les contrées étrangères, avait heureusement effectué son retour, j'en ai éprouvé une joie inexprimable. Je le prie de venir promptement me voir. Je permettrai aux religieux de ce royaume qui entendent la langue sacrée de l'Inde, et qui sont versés dans l'explication des livres, de venir lui offrir leurs hommages. J'ai déjà adressé plusieurs décrets à *Yu-thien* (*Khotan*) et autres lieux, pour que les princes des divers royaumes lui fournissent une escorte, et ne le laissent manquer ni de domestiques ni de chars. J'ai ordonné

aux magistrats de *Tun-hoang* (*Cha-tcheou*) d'aller au-devant de lui dans le désert de sables mouvants, et j'ai recommandé au prince de *Chen-chen* d'aller à *Tsiu-mo* à sa rencontre.

A peine le maître de la loi eut-il reçu ce décret, qu'il fit ses préparatifs de départ. Le roi de *Yu-thien* lui donna une grande quantité de vivres et de provisions.

Après avoir quitté la capitale et avoir fait 300 lis, il rencontra, à l'est, la ville de *Pi-mo* (*Bhîma?*). Dans cette ville, on voit une statue du *Bouddha*, représenté debout. Elle est haute de 30 pieds, et se distingue à la fois par la beauté des formes et par une attitude grave et sévère. Elle opère, en faveur de ceux qui invoquent le *Bouddha*, une multitude de miracles. Si un homme est malade, que, suivant l'endroit où il souffre, il colle une feuille d'or sur la statue, il obtient une guérison immédiate. Les vœux et les demandes qu'on lui adresse, sont presque toujours couronnés de succès.

La tradition rapporte que cette statue fut exécutée jadis par le roi de *Oudjayana* (*Oudjeïn*), lorsque le *Bouddha* se trouvait dans le royaume de *Kiao-chang-mi* (*Kâuçâmbi*). Après le Nirvân'a du *Bouddha*, elle s'éloigna rapidement (d'*Oudjayana*), et se transporta au nord de ce royaume (de *Khotan*), dans la ville de *A-lao-lo-kia* (*Râulaka?*); ensuite, elle s'enfuit de nouveau et arriva en cet endroit (dans la ville de *Pi-mo* — *Bhîma?*).

La tradition dit encore qu'après l'extinction de la loi de *S'âkya* (du *Bouddha*), la statue entrera dans le palais des dragons

En quittant la ville de *Pi-mo* (*Bhîma?*), du côté de l'est, le maître de la loi entra dans un désert de sables et de pierres. Après avoir fait deux cents lis, il arriva à la ville de *Ni-jang*.

Au sortir de cette ville, il entra, à l'est, dans une immense plaine de sables mouvants que le vent faisait voler en tourbillons. On n'y voyait ni eaux ni pâturages, et l'on était exposé à mille périls de la part de démons gorgés de poisons brûlants (*sic*). On n'apercevait nulles routes, nuls sentiers pour se guider, en regardant dans le lointain; les voyageurs, allant ou venant, n'avaient d'autres marques que des amas d'ossements d'hommes et d'animaux. Nous avons dit au commencement de cet ouvrage, combien ce pays était sauvage et impraticable.

Après avoir fait encore quatre cents lis, il arriva à l'ancien royaume de *Tou-ho-lo* (*Toukhara*); il fit encore six cents lis, et arriva à l'ancien royaume de *Tche-mo-tò-na* (*Tchamadhana?*), qui était un pays du royaume de *Tsie-mo*.

De là, tournant au nord-est, il fit environ mille lis, et arriva à l'ancien royaume de *Na-fo-po* (*Navapa?*), appartenant au pays de *Leou-lan*.

De là, après divers détours, il arriva aux frontières de la Chine. Alors, ayant obtenu des chars, il renvoya les messagers de *Yu-thien* (*Khotan*) avec leurs chameaux et leurs chevaux. Un ordre impérial ayant été rendu pour qu'on les récompensât de leurs services, ils partirent sans vouloir rien accepter.

En arrivant à *Cha-tcheou*, il adressa une lettre à

